

Crise, discordance des temps et strate

Nicolas Piqué

Crisis, Time Discordance and Stratum

Abstract: The analysis of the notion of crisis leads to an alternative: to recognize it as an unsurpassable characteristic reality of modern temporality or, on the contrary, to see it only as a moment of continuous temporality. From the works of historians, the notions of time discordance and rupture will be analyzed as symptoms of a discontinuous modern temporality, making the crisis a fundamental and unsurpassable characteristic. In this theoretical framework, the notion of stratum will appear as the outcome capable of accounting for the impossible unification of times to which the crisis testifies.

Keywords: Crisis; Discordance; Rupture; Stratum; Temporal Regimes.

1. Introduction

La crise est d'actualité. D'un point de vue social, avec la multiplication des crises, climatique, sanitaire et institutionnelle. Mais aussi d'un point de vue scientifique et universitaire, ce dont témoigne la multiplication de colloques, journées d'étude et numéros de revue faisant de la notion de crise leur objet. Nul doute qu'un lien existe entre ces deux réalités, la prégnance, la violence et l'urgence des crises vécues appelant une réflexion et des mises en perspective historique et théoriques.

Ce travail de réflexion sur la notion de crise peut prendre au moins deux formes. Approche régionale, la première tente de présenter et d'analyser les caractéristiques de la crise dans un domaine ou un champ spécifique, permettant aux citoyens de mieux appréhender et déchiffrer la crise vécue. Une autre approche se penche sur la notion même de crise comme possible paradigme. Se pose alors très vite la question relative au lien entre crise et temporalité. La crise doit-elle être conçue comme un moment, intégrable dans une temporalité continue dont elle n'aura été qu'un déséquilibre momentané, ou, à l'inverse, doit-on (désormais?) la considérer comme la norme ou le paradigme d'une nouvelle temporalité discontinue

* Université Grenoble Alpes (nicolas.pique@univ-grenoble-alpes.fr;
ORCID: 0000-0002-5857-6964).

proprement moderne? Si l'on rappelle que la notion de crise provient du grec *krisis* (issu du domaine médical, ce terme renvoie au processus de décision permettant, à terme, de sortir de l'incertitude¹), doit-on penser la crise contre son étymologie ou doit-on continuer à la penser comme moment d'un tout continu?

Une première, et rapide, mise en perspective historique permet de constater le caractère sensible de la notion de crise pour la définition de notre modernité. On peut, en effet, repérer une réitération de crises, dont les analystes ont souligné à chaque fois le caractère fondateur pour la modernité occidentale. Cette dernière adviendrait dans la reconnaissance progressive que la crise, définitivement, n'est plus un moment mais bien une caractéristique décisive de ce qu'il devient alors possible de décrire comme la temporalité proprement moderne, loin des modèles continus que représentaient la Tradition ou l'évolution (on reviendra plus bas sur le sens et l'opportunité d'un tel rapprochement). Sans prétendre à une énumération exhaustive, P. Hazard pour la fin du Grand Siècle², R. Koselleck pour le Siècle des Lumières³, E. Castelli-Gattinara pour le début du XX^{ème} siècle⁴ ont analysé la reconnaissance de l'historicisation et de l'instabilité des sociétés humaines, faisant de la crise l'une des caractéristiques essentielles de la temporalité moderne. F. Hartog⁵ et M. Revault d'Allonnes⁶ ont prolongé cette analyse en étudiant notre régime d'historicité contemporain, pour lequel la crise constitue non plus l'exception mais la norme.

Notre propos s'inscrit, dans un premier abord, dans une telle perspective. La crise doit être pensée non plus comme intégrable dans un régime de temporalité continu. Elle est l'indice ou le symptôme d'un nouveau régime de temporalité advenant sur la critique de l'hypothèse d'un point fixe à même d'arrimer, réguler et unifier le temps historique. La temporalité qui est la nôtre reconnaît le caractère intrinsèquement ouvert et incertain du temps des sociétés humaines, temps qui n'est plus régulé ou normé par aucune origine ou aucune fin. Sans multiplier indûment les références introductives, on ne peut pas ne pas mentionner l'œuvre de J. Dewey. Il a largement contribué, philosophiquement, à la remise en cause de ce que l'on peut qualifier de conception aristotélicienne du temps. On le sait, pour Aristote le repos est la fin du mouvement, le repos constituant de la sorte la norme ou le paradigme d'une représentation cosmologique de l'univers. La stabilité, la pérennité, l'ordre sont autant de composantes de cette représentation. Contre celle-ci, et en raison de l'importance de

la lecture de Darwin⁷, J. Dewey est l'un des premiers à introduire philosophiquement une représentation du temps historique qui ne soit plus régulée par l'hypothèse d'une norme atemporelle. Le temps des sociétés humaines est donc essentiellement en crise du fait d'une remise en cause de l'hypothèse rassurante d'un fondement atemporel, que l'on a longtemps cru pouvoir s'efforcer de respecter ou d'atteindre. Tel est l'enjeu ultime de la crise: admettre l'incertitude et l'instabilité systémique de l'histoire en cessant d'opposer crise et norme du temps.

Le cadre général fixé, il convient encore de délimiter l'objet de cet article, dont les dimensions, mais aussi l'attention du lecteur, interdisent une approche par trop globale. Les notions de discordance et de strate nous ont semblé pouvoir être les lieux théoriques permettant de continuer à travailler, caractériser et penser la crise comme régime de temporalité. La discordance des temps et la notion de strate, qui en constitue le corolaire épistémologique, mettent en cause les caractères fondamentaux du régime continu et pérenne de temporalité que sont l'unité et la systématibilité. La reconnaissance d'une discordance des temps et la nécessité pour en rendre compte de penser non le niveau mais la strate conduisent à miner la prétention du temps social et historique à se présenter comme pérenne, intégrateur et vecteur de stabilité systématisée. Discordance contre unité, strate contre niveau, crise contre ordre et stabilité, tels sont les termes des paradigmes qui s'affrontent pour rendre compte du temps historique. Il conviendra de bien distinguer la reconnaissance historique ou philosophique, associée aux différentes vagues de la modernité que l'on vient d'évoquer, de la réalité factuelle, toujours déjà touchée par la discordance des temps comme le montreront les références à venir à des travaux d'historiens antiquisants ou médiévistes.

Nous commencerons, dans un premier temps, par présenter le paradigme continu et pérenne du temps, dont on a déjà dit plus haut qu'il pouvait prendre au moins deux formes, l'une trouvant dans l'origine, l'autre dans l'évolution et la fin des temps deux fondements pour assurer au temps sa pérennité et son ordre. Puis nous présenterons deux symptômes de mise en crise de ce régime, la discordance mais aussi la rupture, discordance et rupture comme deux écueils à l'unification des temps à quoi prétend le régime continu. Enfin nous pourrions préciser comment le passage épistémologique du paradigme du niveau à celui de la strate permet de penser la crise comme nouveau régime de temporalité.

⁷ Dewey conteste « l'hypothèse de la supériorité du fixe et du final » en notant le « déplacement d'intérêt du permanent au changeant », Dewey (2016, 19, 25).

1. Unifications de l'histoire, entre origine et évolution

Pour mieux cerner la nouveauté et la singularité du régime pour lequel la crise peut cesser de n'être qu'une réalité seconde voire superficielle, il nous faut commencer par présenter, même succinctement, le régime face auquel elle advient. Régime que l'on a qualifié précédemment de régime de temporalité continue en indiquant qu'il comportait au moins deux modalités, l'une se fondant dans l'hypothèse d'une tradition normative, l'autre reposant sur le principe d'une finalité ordonnant le schème d'une évolution finalisée.

La première de ces modalités, que l'on qualifiera de régime traditionnel, peut être analysé à partir des positions de Bossuet. Sa participation à la lutte contre les Réformés, qu'il comprend à tort ou à raison comme vecteur de propagation d'une temporalité dérégulée faute de tradition légitime, l'a conduit à développer une vision traditionnelle de la temporalité, que l'on trouve par exemple à l'œuvre dans le *Discours sur l'histoire universelle*. Ce texte peut être lu comme l'une des formulations paradigmatiques du régime traditionnel de temporalité. Ses notions opératoires essentielles sont les notions d'origine, de perpétuité, de tradition et d'unité. L'origine, à la différence de la notion de commencement, est une notion à la fois factuelle et normative: elle représente le moment de donation de vérité auquel il convient de rester fidèle. L'histoire, dès lors, peut et doit être comprise comme ordre de la tradition, ordre du respect de l'origine. Connaître l'histoire consiste alors à ramener le désordre apparent du cours historique à l'unité normée de la tradition. Car la pérennité de l'origine est assurée par le travail de l'Esprit, garant de l'unité de l'histoire, unité accessible à qui sait voir comme le rappelle le *Sermon sur la Providence*.⁸

Pour ce régime traditionnel de temporalité⁹ la fidélité à la tradition, à l'origine qui la fonde est la règle, l'unité de l'histoire illustrant la gloire de l'origine. Il faut, par conséquent, savoir s'orienter dans l'histoire en y décelant l'ombre portée de l'origine, vectrice d'unité originaire; il faut aussi savoir, le cas échéant, participer à la préservation de cette unité en œuvrant à l'extermination de l'hérésie, c'est-à-dire à la condamnation de toute nouveauté. Goûter le style de Bossuet ne doit pas faire oublier sa participation

⁸ Au début de ce *Sermon*, Bossuet se sert des anamorphoses picturales en vogue à son époque pour décrire l'état de confusion de celui qui perd le sens de l'origine, livré alors à « la disposition des choses humaines, confuse, inégale, irrégulière », Bossuet (1997, 116). Voilà à quoi sont condamnés ceux qui affirment « Non est Deus », ceux qui ont perdu tout point d'Archimède.

⁹ Piqué (2004), chapitre 1 pour une analyse plus détaillée des positions de Bossuet.

à la préservation de l'ordre de l'histoire dont eurent à souffrir les réformés de son temps.

Dans ce contexte tout à la fois théorique et théologique, caractérisé par l'unité et la pérennité, la crise n'est que l'indice d'un dérangement temporaire condamnable. Dont le sens, qui peut éventuellement participer d'un dessein divin pédagogique, ne sera jamais que dérivé et second. Jamais la crise ne pourra être un paradigme, ce serait accepter la victoire des libertins. Et le *Sermon sur la Providence* en annonce le risque ultime: accepter de perdre de vue l'unité de l'Eglise, accepter de ne plus chercher les traces unitaires de l'origine dans l'histoire par l'intermédiaire de l'Eglise catholique (catholique, c'est-à-dire universelle étymologiquement), ce serait vivre dans un monde sans Dieu en acceptant une histoire en crise, tout à la fois éclatée et désorientée. Ce serait se perdre et ne plus percevoir "l'ordre du monde"¹⁰.

Un tel primat de l'unité et de la pérennité de l'histoire se retrouvera également dans le paradigme qui va succéder, à partir du Siècle des Lumières, à ce modèle théologique. Notre objet, ici, ne consistant pas à analyser l'inertie du paradigme traditionnel, nous ne ferons qu'évoquer l'hypothèse selon laquelle les discours ultérieurs sur l'histoire (habituellement présentés sous le vocable, ambigu, de "philosophie de l'histoire") continueront de privilégier le même paradigme unitaire, unifiant et ordonné, excluant par là même de penser, positivement et pour elle-même, la crise¹¹.

Nous retiendrons deux points de cette hypothèse. D'abord, si le primat de l'unité persiste (et si donc la crise ne peut être comprise que par ce prisme, qui en limite drastiquement le sens et la fonction), la logique des régimes de temporalité historique change. Ce n'est plus l'origine qui règle et fonde dogmatiquement l'unité de l'histoire, mais le principe d'une idée chez Kant, le principe dialectique chez Hegel et Marx. L'unité de l'histoire est donc moins originaire que fonction d'une évolution finalisée ou d'un développement dialectique. Ce changement de perspective théorique permet une analyse plus complexe de la notion de crise. La justification théorique différant, la crise peut alors avoir un sens qu'elle n'avait pas chez Bossuet. Chez Hegel et Marx en particulier, son intégration dans une logique dialectique lui confère incontestablement un sens nouveau, fonction de cette intégration dialectique. Mais, deuxième point que nous retiendrons, un fait théorique demeure, le sens de l'histoire ne peut advenir, à terme, que dans et par une unité, unité certes d'un nouvel ordre

par rapport à l'ordre théologique de Bossuet¹². L'intégration de la crise, pour être réfléchie et non plus dogmatique, produit toujours une unité de l'histoire et n'en demeure pas moins prégnante. L'histoire n'ayant de sens qu'à pouvoir être finalisée ou dialectisée, récapitulée, la crise n'a de sens, dans cette logique, qu'à permettre donc son dépassement dans une fin qui la subsume, la dépasse et lui confère son sens, sinon limité du moins situé. Même s'il ne saurait s'agir d'égaliser les analyses de Bossuet d'une part, de Kant, Hegel et Marx d'autre part, il nous est apparu légitime de les réunir, du point de vue de l'analyse de la crise qui est le nôtre, parce qu'ils relèvent tous, au-delà de leurs différences évidentes, d'une indexation (fût-elle dogmatique, régulatrice ou dialectique) de la temporalité sur l'unité (fût-elle originaire, postulée ou produite rétrospectivement).

Le mode de pensée de la crise dépend donc du paradigme du temps historique. Penser le temps comme pérennité originaire, comme évolution finalisée ou comme développement inscrit l'histoire dans un paradigme unifié, ordonné et stable, au sein duquel la crise ne saurait avoir le sens que nous cherchons à circonscrire. Penser la crise, reconnaître le caractère instable, ouvert du temps historique a comme réquisit de changer de paradigme. Les notions de rupture et de discordance sont les symptômes d'un tel changement.

2. Rupture et discordance

Sans chercher ici à expliquer les raisons, conditions et conjonctures de la mise en crise du régime pérenne de temporalité historique, nous identifions deux signes du changement de régime qui a conduit à l'avènement d'une nouvelle représentation du temps historique, représentation pour laquelle la notion de crise prend une toute autre et nouvelle signification.

Premier signe de la crise du régime pérenne, la notion de rupture. On l'a précisé plus haut, la pérennité et la continuité ont longtemps représenté des caractéristiques indépassables du temps historique. Les ruptures et les nouveautés étaient appelées à être dénoncées au nom de la fidélité à la tradition et à l'origine. Dans la société qui est la nôtre, qui valorise tant l'innovation, cette disqualification normative de la nouveauté est particulièrement difficile à comprendre. Mais, au Grand Siècle, qualifier les réformés de novateurs équivalait à les condamner ipso facto. L'événement de la Révolution française va introduire, dans les faits et dans la théorie, une

¹² Kant, par exemple, prend soin de préciser que ses analyses ne sont nullement dogmatiques mais qu'elles relèvent d'un ordre régulateur.

nouvelle façon de comprendre et appréhender nouveauté et rupture. Dans ce nouveau cadre, dans ce nouveau régime de temporalité, la crise trouvera une place qui ne pouvait être la sienne auparavant.

L'œuvre d'A. de Tocqueville nous servira pour repérer le bouleversement révolutionnaire et en apprécier les attendus théoriques. C'est dans l'Introduction de *De la démocratie en Amérique* que Tocqueville souligne l'effet bouleversant que constitua le choc de la rupture de la Révolution française¹³. La perception d'un tel bouleversement s'est en partie estompée, précisément parce que les attendus d'un régime continu de temporalité nous sont désormais largement étrangers; mais le choc de la rupture révolutionnaire, Tocqueville insiste assez sur ce point, contribua à l'avènement d'un monde nouveau, étranger aux coordonnées du monde ancien. Il n'y a chez lui aucune dénégation de la crise, aucune tentation d'en effacer les effets dans un projet proprement réactionnaire. Avec Tocqueville, disparaît la représentation d'une temporalité historique pérenne et continue. La crise, la rupture sont reconnues comme des faits incontournables, qu'il convient de penser avec de nouveaux mots¹⁴.

Pour autant Tocqueville reste prudent quand il s'agit de prévoir ou prédire ce que sera le nouveau régime de représentations de la société qui advient. La crise fut un événement décisif, est-elle pour autant devenue un principe heuristique durable? Certes, la reconnaissance du caractère inactuel de tout projet de retour en arrière constitue bien une indication du renoncement à l'idée de régime pérenne. Mais rien n'est dit du statut de la crise dans le régime qui advient. Des indices permettent toutefois de penser que la crise est appelée à devenir une caractéristique essentielle; nous ne retiendrons qu'un seul exemple, l'analyse du nouveau rapport entre générations¹⁵. De telle sorte qu'il nous faut désormais affronter la "perpétuelle agitation"¹⁶ qui caractérise le monde. La reconnaissance de la crise comme nouvelle représentation du temps historique est en marche.

L'œuvre d'H. Arendt va achever d'articuler les notions de rupture et de crise. La Préface à *La crise de la culture*¹⁷ est suffisamment connue pour

¹³ On connaît les analyses célèbres de l'Introduction soulignant cette « immense confusion »: « Le passé n'éclairant plus l'avenir, l'esprit marche dans les ténèbres ».

¹⁴ « La chose est nouvelle, il faut donc tâcher de la définir puisque je ne peux la nommer », Tocqueville (2012, I, Introduction).

¹⁵ Tocqueville les analyse en soulignant que, désormais, « Chez les nations démocratiques, chaque génération nouvelle est un nouveau peuple », Tocqueville (2012, II, I, 13).

¹⁶ Tocqueville (2012, II, I, 5).

¹⁷ Il faut rappeler que le titre anglais de ce recueil est *Between past and future*, attirant davantage l'attention du lecteur sur ce qu'Arendt appelle « la brèche », sur les questions

que nous ne puissions qu'en rappeler brièvement les termes. A partir d'une citation de R. Char ("Notre héritage n'est précédé d'aucun testament"), Arendt y construit une réflexion sur la "brèche entre le passé et le futur" (titre de la Préface), réflexion pour laquelle la référence à Tocqueville est centrale, citée et revendiquée. Mais Arendt va plus loin que le constat tocquevillien en faisant de la brèche une sorte de prédicat anthropologique: "l'homme [...] vit toujours dans l'intervalle entre le passé et le futur, le temps n'est pas un continuum"¹⁸. Le plan de l'analyse n'est plus seulement historique ou sociologique, il devient anthropologique. Ce qui est en jeu c'est bien la condition de l'homme: "cette brèche [...] n'est peut-être même pas une donnée historique mais va de pair avec l'existence de l'homme sur terre"¹⁹.

La rupture du continuum historique ne concerne donc pas seulement des événements historiques ou politiques²⁰, mais bel et bien la condition humaine. La natalité place les sociétés humaines en situation de crise à chaque génération. Dans un article de *La crise de la culture* symptomatiquement intitulé "La crise de l'éducation", Arendt fait de ce phénomène de natalité le ressort de la crise. Citant Hamlet, "Le temps est hors de ses gonds", elle y analyse la situation de crise que connaît l'éducation, plus encore dans une société marquée par l'abandon de la normativité traditionnelle. La rupture est systémique, la crise devient un état et pas seulement un événement rare, circonscrit et inscrit dans un contexte singulier.

Nous avons annoncé deux signes de remise en cause du régime de continuité pertinents quant à l'analyse du statut de la crise. Venons-en au second, la discordance.

Là où la rupture remet en cause l'unité diachronique de l'histoire que le régime de pérennité prétend fonder, la discordance s'en prend à l'unité synchronique, éphémère en quelque sorte. L'analyse de la discordance des temps va nous amener à un tout autre corpus que ceux croisés jusqu'ici, le corpus des historiens et plus seulement celui des théoriciens ou philosophes²¹. Pour le régime pérenne il y a une sorte de réalité fractale, la systématité de l'histoire se reflétant dans l'unité d'une époque. La force de l'origine en est le garant, le travail de l'Esprit en constitue l'instrument opératoire pour la théologie catholique. Tel est l'enjeu de la reconnaissance de la discordance des temps: interroger et critiquer le schème unitaire et unifiant par le biais duquel l'histoire est analysée. Repérer, analyser et faire droit à la discordance des temps à l'échelle d'une société ou d'une époque, c'est changer de régime ou de paradigme, c'est reconnaître que le temps

relatives aux régimes de temporalité que ne le fait le titre français.

historique n'est pas plus unifié synchroniquement qu'il n'est un continuum diachronique.

Récemment C. Charle a souligné l'importance de cette notion de discordance²². Il l'analyse, par exemple, dans la divergence entre la représentation du temps des révolutionnaires de la première moitié du XIX^{ème} siècle et celle de leurs contemporains. Une telle non-contemporanéité renvoie à la "complexité" des sociétés, pierre de touche de l'impossibilité d'un "sens unifié et synthétique"²³. Ces analyses concernent le XIX^{ème} siècle; on pourrait être tenté d'en déduire la thèse d'une articulation forte entre discordance et modernité. Crise et discordance ne sont-elles pertinentes que pour notre époque et notre aire? Contre une telle circonscription, Arendt avait déjà attiré l'attention sur le ressort du diagnostic: "Du point de vue de l'homme, qui vit *toujours* dans l'intervalle entre le passé et le futur", la question est bien anthropologique, on l'a vu. Les références historiennes qui vont suivre aboutissent au même constat, par des logiques cependant plus historiennes. J. Le Goff, J.-C. Schmitt pour le Moyen-Âge, P. Vidal-Naquet pour l'Antiquité mettent en évidence que la discordance des temps n'est nullement la caractéristique exclusive d'une modernité tardive.

J. Le Goff a consacré plusieurs articles à la discordance des temps au Moyen-Âge²⁴. Ici encore comme pour Arendt, leur caractère désormais classique nous permettra de n'en retenir que les conclusions. À partir de l'analyse de la tension entre temps de l'Église et temps des marchands il souligne²⁵ que les représentations des catégories de pensée d'une société sont fonction d'une stratification (nous reviendrons sur ce terme) complexe, impossible à simplifier de manière unifiée, ou même duelle (à travers l'opposition stable entre cultures savante et populaire). La discordance est le résultat de la complexité stratifiée de la réalité sociale permettant de rendre compte de ce qui constitue, pour Le Goff, la principale caractéristique dont doit rendre compte l'historien, le changement²⁶.

À la suite de ces travaux, ceux de J.-C. Schmitt sont également attentifs à la complexité des époques. D'une production très riche et dense on retiendra deux séries de propositions. D'abord celles par lesquelles Schmitt souligne la complexité de toute société, c'est-à-dire le fait que coexistent toujours dans une même société "ordre et désordre"²⁷, particulièrement pour ce qui concerne les représentations de l'espace et du temps²⁸. On ne peut, on ne doit jamais réduire une époque à une série unique de représentations. Son diagnostic se fait plus aigu, ensuite, quand il prévient du risque de simplification consistant à figer cette complexité en une opposi-

tion simple entre culture folklorique et culture savante²⁹; il souligne l'importance de faire travailler les notions d'emprunt et de recombinaison pour favoriser une analyse proprement complexe, dynamique des productions de la culture populaire, au-delà de toute classification réductrice autant qu'atemporelle³⁰. Le travail de l'historien ne vise donc pas à circonscrire une position à partir de laquelle il serait possible de stabiliser la représentation d'une époque ou d'une société. Les catégories du temps, entre autres, sont toujours complexes même à l'échelle d'une société, et même la prise en compte de la stratification ne permet pas d'en stabiliser et d'en systématiser définitivement la saisie.

La même attention à la complexité se retrouve dans les travaux de P. Vidal-Naquet, consacrés à la Grèce antique. Elle est au cœur, par exemple, de "Temps des dieux et temps des hommes"³¹ dans lequel il distingue les représentations du héros homérique, celles des premiers historiens, celles enfin des platoniciens. Veiller toujours à ne pas faire de l'Antiquité grecque un bloc trompeur; se méfier de "l'illusion organiciste" consistant à "traiter une civilisation comme une essence immuable"³². L'Avant-propos du recueil³³ revient conjointement sur la découverte, au contact de J.-P. Vernant, de l'analyse structurale comme instrument heuristique et sur la difficulté d'articuler textuel et social, formes de pensée et formes de société, social et imaginaire. "C'est leur jonction qui m'intéresse" précise-t-il, toujours attentif au risque du succomber à ce que Hegel appelait le "royaume serein des apparences amicales"³⁴, cette illusion d'une saisie stabilisée de l'ensemble stable que constituerait chaque civilisation, époque ou société. Car demeure toujours "l'opacité fondamentale du social", que nous comprenons comme résultat d'un ensemble instable de représentations. Contrairement aux approches classiques qui voient dans l'Antiquité grecque le modèle harmonieux d'une civilisation homogène, Vidal-Naquet ne cesse de traquer la complexité se nichant au sein même de cet ensemble bien plus instable que ne le pensent les antiquisants³⁵.

Pour finir cette analyse on notera qu'une toute autre tradition théorique a également contribué à faire de la discordance des temps un objet théorique. Ernst Bloch, dans *Héritage de ce temps*³⁶, construit la notion de *Ungleichzeitige*, que l'on peut traduire par "non contemporanéité", au croisement de ses lectures marxistes hétérodoxes et d'un héritage juif. En lien avec Bloch, W. Benjamin mais aussi G. Scholem (dans une veine plus religieuse) contribueront à souligner la complexité du temps historique

dont la discordance constitue l'un des symptômes majeurs³⁷. Le temps historique est travaillé par une multiplicité et une complexité remettant en cause sa prétention traditionnelle à la continuité et à l'unité.

La prise en compte de la discordance des temps met à distance l'hypothèse même d'ensembles historiques (qu'il s'agisse de civilisation, d'époque ou de société) qu'il serait possible de saisir et analyser de manière stabilisée et ordonnée. Participant d'une illusion organiciste dénoncée par Vidal-Naquet, cette hypothèse prolonge le paradigme du régime de pérennité: faire de l'histoire consisterait à rechercher le stable, l'organique, le systématique. L'histoire n'aurait ainsi de sens qu'à dégager des ensembles de sens caractérisés par leur stabilité et leur immutabilité. Le ressort n'est plus synchronique mais diachronique, mais le principe d'un sens stable demeure. À l'inverse les historiens cités, en cherchant à circonscrire la discordance des temps, changent de registre de temporalité en même temps qu'ils délimitent de nouveaux objets. Faire de l'histoire, écrire l'histoire consiste, à partir du fait majeur du changement, à être attentif aux contradictions que l'analyse des textes et des représentations pourra faire surgir, dès lors qu'on y est attentif. La discordance des temps devient alors le signe d'une instabilité propre aux sociétés humaines, au-delà ou en deçà de la voie anthropologique d'analyse identifiée chez Arendt.

À l'occasion d'une référence à J.-C. Schmitt a été évoquée la controverse concernant les modalités d'analyse des cultures populaires. Une grille d'analyse sociale permettrait-elle de rendre compte, à nouveau frais, de manière stabilisée de l'organisation sociale et de l'articulation des représentations qui la structurent? Se pourrait-il qu'il soit possible de montrer comment cette pluralité de représentations du temps n'est que l'effet réglable d'une dialectique entre catégories sociales, permettant de regagner l'espoir d'une vision sociale organique? Certes Vidal-Naquet nous avertit que "le social pur n'existe pas"³⁸, mais il va nous falloir examiner l'hypothèse d'une analyse de niveaux, analyse régulée et réglée à même de déjouer, en l'ordonnant, la complexité de la réalité sociale et historique. La crise, soit la reconnaissance de l'instabilité systémique de l'histoire, est-elle soluble dans la prise en compte d'une histoire sociale capable d'articuler les niveaux (économique, social, culturel) et les représentations dans leur multiplicité?

3. Niveau ou strate?

L'histoire sociale a pu constituer l'espoir d'un exercice stabilisateur de l'analyse historique, capable malgré tout de faire surgir des régularités au-delà de la complexité, des ruptures et des discordances; comme si le sens ne pouvait surgir que de l'unité et de la pérennité.

Les historiens cités dans les analyses qui précèdent font l'hypothèse inverse. L'objet de l'historien consiste à analyser et comprendre le changement. Lequel est l'effet d'une réalité historique et sociale foncièrement instable, complexe et en crise. Ruptures et crise constituent bien ce qu'il s'agit d'étudier, en rappelant sans cesse la diachronie ou le changement.

Il nous faut donc analyser le schème de l'histoire sociale. Un schème grâce auquel il serait possible d'unifier, d'intégrer et de relier de manière stable la diversité des représentations du temps que nous avons croisée dans les références aux travaux de Charle, Le Goff, Schmitt et Vidal-Naquet. Un schème grâce auquel la multiplicité, la complexité, le caractère non-organique d'une société et la crise seraient jugulés, apprivoisés et maîtrisés. C'est en revenant sur une des querelles importantes ayant agité les historiens dans les années 1980-1990 que nous pourrions avancer, en présentant les enjeux et attendus du *cultural turn* dans sa prétention à dépasser les simplifications dénoncées de l'histoire sociale, en particulier dans sa version française, labrousienne. Nous devons alors choisir entre le modèle du niveau et le modèle de la strate, au sein seul duquel la crise peut prendre tout son sens.

Roger Chartier fut l'un des acteurs décisifs du *cultural turn*. Les révolutions méthodologiques dans le champ historique ont été nombreuses depuis un siècle, depuis que L. Febvre et M. Bloch fondèrent les *Annales*³⁹; le modèle d'analyse de l'histoire économique et sociale s'inscrit dans cette histoire. Un des rameaux de l'école des *Annales* fut dirigé par C.-E. Labrousse: centré sur l'histoire économique, il aboutit à créer un schème d'analyse pour lequel les *niveaux* économique, social et culturel s'emboîtent pour constituer l'ensemble hiérarchisé d'une société. Les temporalités de ces niveaux n'étant pas les mêmes, des crises régulières apparaissent, résultat d'un retard des niveaux déterminés (social puis culturel) par l'économie⁴⁰. Notons, mais là n'est pas ici l'essentiel, que dans ce modèle la crise n'est pas déniée comme dans le régime de pérennité; mais elle n'existe toutefois que comme dérèglement momentané. Ce modèle d'histoire économique et so-

³⁹ Pour une analyse plus détaillée voir Poirrier (2004).

⁴⁰ Pour une présentation synthétique par C.-E. Labrousse lui-même, Labrousse (1948). Voir aussi Borghetti (2005).

ciale, très prégnant en France de la fin des années 1950 à la fin des années 1960⁴¹, fut ensuite amendé par l'intérêt pour les mentalités, en montant de la cave au grenier pour reprendre une expression de M. Vovelle⁴² qui en fut un des grands promoteurs. Mais, c'est en tout cas là le reproche que lui fera R. Chartier, ce cadre continuera d'être réducteur sous l'effet de l'usage de la notion de niveau. Ce qui caractérise un niveau est d'être hiérarchisé et de fonctionner sur le mode de rapports déterminés. Le modèle du niveau reste donc tributaire d'un paradigme ordonné et systématique, pour lequel chaque chose se définit par son niveau, chaque niveau à sa place de telle sorte que l'ensemble de l'histoire, d'une époque, d'une société relève d'un tout stable et articulé de niveaux. Modèle pour lequel la crise, quand crise il y a, n'est qu'un moment de déséquilibre. R. Chartier circonscrit cet enjeu de manière très claire⁴³, l'usage paradigmatique de la notion de niveau conduit à une schématisation unificatrice, et partant déterministe et réductrice de l'histoire. L'avènement en France (mais aussi aux Etats-Unis) d'une histoire culturelle porteuse d'un nouveau programme de recherche sera le nom d'une approche alternative, attentive à la complexité de l'histoire et de ses temporalités.

À la notion de niveau peut alors se substituer, chez certains historiens, celle de strate. La différence conceptuelle est d'importance. Avant d'en venir, plus bas, à ses enjeux philosophiques et épistémologiques, commençons pour l'instant par souligner que, contrairement au niveau, la strate n'implique aucun schème de détermination. La strate existe en lien avec d'autres strates sans qu'il soit possible ou loisible de les articuler de manière déterminée et/ou univoque. D'ailleurs la strate relève d'un registre diachronique, là où le niveau mêle registre spatial et logique, favorisant par là un usage unifiant. On peut penser que le modèle de l'articulation libre de strates permettra de penser la crise là où l'emboîtement déterminé des niveaux mène à une vision organique et systématique. On peut ainsi soutenir que la strate est l'opérateur épistémologique de la discordance.

Denys Lombard est l'un des historiens qui fait l'usage le plus explicite de la notion de strate. Son terrain d'étude fut l'histoire de Java. Dès l'Avant-Propos de sa thèse⁴⁴ il utilise cette notion: de préférence à l'ordre chronologique, il a "privilegié la notion de strate", "présenté les différentes nébuleuses mentales dans l'ordre même où elles affleurent"⁴⁵ dans une

⁴¹ Voir, par exemple, les remarques critiques de Darnton, (1989, 332).

⁴² Vovelle (1980).

⁴³ Par exemple dans Chartier (1985).

⁴⁴ Lombard (1990)

⁴⁵ Ivi, 5.

sorte d'histoire à rebours (occidentalisation, double contact avec l'Islam et la Chine, culture indienne). Il s'agit d'un "ordre géologique"⁴⁶ qui nous permettra de mieux analyser les divers terrains qui composent le présent paysage"⁴⁷. La suite de l'Avant-Propos mobilise encore les notions de processus et de strate à nouveau. Un tel usage laisse entrevoir une vision dynamique de la réalité sociale et historique. Les différentes strates composant la société javanaise interagissent en fonction des circonstances et conjonctures sans qu'aucun loi puisse en établir une règle générale. Les différentes strates composant l'histoire de Java vont jouer différemment en fonction des conjonctures. Aucune n'annule les autres, aucune ne disparaît; elles forment toutes un ensemble singulier, non hiérarchisé, dont l'unité reste complexe et irréductible à l'une de ses parties.

D'autres historiens mobilisent également ces notions de strate et de stratification⁴⁸. J. Le Goff par exemple dans "Culture cléricale et traditions folkloriques dans la civilisation mérovingienne?"⁴⁹. Il y repère des stratifications culturelle et sociale qui ne correspondent pas, cette non-coïncidence dessinant le cadre de l'analyse des transformations de la société mérovingienne. Plus tard, dans "Anthropologie et histoire"⁵⁰, il décrira la société médiévale comme multipolaire (et non seulement double) et interactionnelle (non soumise à des flux univoques). Enfin⁵¹, pour C. Geertz le travail de l'ethnologue consiste à traiter des structures de significations qui sont multiples, complexes et irrégulières⁵², dessinant de la sorte les objectifs de la description dense (*thick description*). Pour définir les caractéristiques de cette dernière, il distingue la description mince (*thin description*), par exemple celle des behavioristes, pour souligner combien la description dense tient à la prise en compte d'une "hiérarchie stratifiée de structures signifiantes"⁵³. Ces structures de signification jamais ne peuvent

⁴⁶ Nous reviendrons, en analysant Cuvier plus bas, sur cette référence géologique.

⁴⁷ Lombard (1990, 5).

⁴⁸ Nous concentrant sur les travaux d'historiens, nous laissons de côté les analyses proprement sociologiques de la stratification sociale, voir par exemple Cherkaoui (2003).

⁴⁹ Le Goff (1967b).

⁵⁰ Le Goff (1989); il cite, à l'appui de ses remarques, les travaux de J.-C. Schmitt et d'A. Gourevitch.

⁵¹ Les références historiennes faites ici sont loin d'être exhaustives; on pourrait citer également Thompson (1988), même si la notion de strate n'y est pas explicitement employée.

⁵² Il faudrait insister sur cette caractéristique essentielle: elle signifie que la multiplicité ne produit pas un ensemble stable dont les différents éléments s'emboîtent ou se déduisent les uns des autres. L'irrégularité résulte d'une irréductibilité qui explique la complexité de l'ensemble considéré.

⁵³ Geertz (1998).

être réduites ou déduites les unes des autres, dessinant un univers social et historique irrémédiablement pluriel. C. Geertz n'est pas historien, mais ses analyses ont profondément influencé les travaux de R. Darnton⁵⁴, nourrissant en particulier ses critiques à l'égard d'une histoire sociale française jugée précisément trop unifiante et déterministe, critiques déjà évoquées précédemment.

4. Le modèle de la strate

Nous avons distingué les deux notions méthodologiques de niveau et de strate avant d'illustrer quelques usages de cette dernière. Les remarques qui vont suivre, consacrées d'abord à Georges Cuvier, vont nous permettre, à travers son étude généalogique, d'en souligner la singularité et les attendus épistémologiques.

Entre la toute fin du XVIII^{ème} siècle et le premier tiers du XIX^{ème} siècle, Cuvier occupa en France une position centrale, tant institutionnelle et politique que scientifique⁵⁵. Il fut, et nous nous concentrerons sur ce champ pour nous décisif, l'inventeur de la stratigraphie: la Terre est composée de couches de roches différentes qui se sont déposées au fur et à mesure de son histoire, couches que l'on peut spécifier et dater. Le repérage des différences entre ses couches (nature des roches, taille etc.) permettra à Cuvier de dater les fossiles qu'on y retrouve⁵⁶; elle permet aussi de comprendre les phénomènes de torsion, le processus de formation des montagnes, le mécanisme des éruptions volcaniques etc. Il s'agit là d'une révolution paradigmatique fondamentale ayant donné lieu à l'une des étapes importantes voire décisives de constitution de la science géologique. Toutefois, au-delà même de son usage géologique, ce modèle stratigraphique est très heuristique et singulier. Il permet de rendre compte et d'analyser des situations dans lesquelles une multiplicité est prise en charge théoriquement sans qu'aucun de ses éléments ne puisse apparaître de manière univoque comme déterminant. La logique de fonctionnement de cet ensemble ne résulte donc en aucun cas d'une logique déterministe, mais du libre jeu d'interactions entre ses éléments. Interactions qui renvoient, dans chacune

⁵⁴ Voir en particulier Darnton (1989).

⁵⁵ Dhombres (1989), Guillo (2003).

⁵⁶ Cet enjeu de la nouvelle science stratigraphique est essentiel pour l'époque. Cuvier put alors, définitivement, établir les principes d'extinction des espèces et d'historicité de la Terre en étant capable d'identifier et dater les strates dans lesquelles étaient retrouvés les fossiles d'espèces disparues.

de leur singularité, à leurs conditions, puisqu'aucune règle ne permet de réduire la complexité de ces relations.

La stratigraphie va de pair avec le catastrophisme. Cuvier fut en effet l'auteur d'un *Discours sur les révolutions de la surface du globe, et sur les changements qu'elles ont produits dans le règne animal*⁵⁷, dans lequel il établit le principe d'une histoire de la Terre, d'une histoire donc de ce qui passait alors pour anhistorique, soit la forme même de la Terre et de ses continents. Dans ce livre, mais son titre l'indique assez, il insiste sur les révolutions qu'a subies la Terre sous forme de tremblements de terre et autres "catastrophes", autre terme retenu par Cuvier. L'utilisation du vocable de "révolution" quelques années après 1789 n'est pas anodin, même si Cuvier ne fut pas, loin s'en faut, un ardent révolutionnaire. Mais l'essentiel est ailleurs, dans l'acceptation que l'histoire, des hommes mais aussi de la Terre donc, ne relève pas d'un continuum. Elle résulte de discontinuités, de révolutions dont, géologiquement, rendent compte les interactions des strates. Avec Cuvier nous trouvons ainsi articulées les notions de strate, de révolution, de discontinuité et donc de crise. L'histoire n'est pas conçue comme un continuum (originaire ou finaliste), ne relève pas d'une logique de l'ordre et de l'équilibre mais résulte d'interactions entre strates. Même si Cuvier continue de penser, entre les crises, le retour d'équilibres gouvernés par des lois pérennes (les révolutions n'entraînent pas le surgissement de nouvelles causalités et une nouvelle épistémologie), nous le lirons toutefois comme lieu théorique important pour l'appréciation d'une nouvelle représentation du temps historique.

Au-delà du caractère disciplinairement circonscrit des analyses de Cuvier, la référence sur laquelle se terminera notre contribution fait de la strate un schème d'analyse fondamental, dont les enjeux ont un enjeu général. C'est à la fin de l'*Institution imaginaire de la société*⁵⁸ que C. Castoriadis fait intervenir la notion de strate, ou plutôt de stratification irrégulière de la réalité. Il développera l'analyse de cette notion dans *les Carrefours du labyrinthe*⁵⁹, en en soulignant l'enjeu fondamental: la réalité socio-historique ne peut être considérée comme un ensemble d'ensembles au sein desquels chaque événement trouverait place et sens de manière systématique et pérenne. La critique qu'il entreprend des philosophies héritées, caractérisées par le paradigme de la détermination, repose sur la reconnaissance du caractère irrégulier de la stratification. Les attendus de cette proposition sont à la fois épistémologiques, historiques et politiques. La réalité, qu'elle soit

⁵⁷ Cuvier (1985).

⁵⁸ Castoriadis (1975).

⁵⁹ Castoriadis (1978).

physique ou sociale et historique, n'est en effet jamais appréhendable de manière définitive et stabilisée. Rejoignant les théories de la complexité, sans en adopter toutefois la généalogie ou les termes, Castoriadis construit une philosophie à même de prendre en charge un monde dont la caractéristique principale est le Chaos: "l'être est abîme, sans fond"⁶⁰, il n'est jamais que ce sur quoi s'échafaudent, s'étayent pour utiliser le vocabulaire de Castoriadis, des institutions de sens qui jamais ne peuvent prétendre à une saisie exhaustive, fixe et systématisée de la réalité. Au-delà de ses implications épistémologiques, un tel paradigme offre l'occasion théorique de penser conjointement la crise et la démocratie. Le sens que collectivement nous donnons au monde dans lequel nous vivons, sens construit, imaginé sans qu'il soit possible de le déduire d'une nature, n'en constitue qu'une institution possible. Le propre du temps démocratique, pour le meilleur et pour le moins bon, consiste à rester fondamentalement ouvert, instable même s'il donne lieu également à des moments de stabilisation que l'histoire a précisément vocation à étudier rétrospectivement sous le nom d'époque. Le propre du temps historique consiste quant à lui à excéder toujours les prétentions au continuum, que les tenants des origines ou des fins cherchent à lui imposer, en pensant la relation ouverte entre désordre et ordre, entre crise et époque. La crise, on le comprend, n'est plus ce qu'il faut conjurer, pour devenir l'indice de la capacité humaine à instituer, de manière lucide et concertée, le sens du monde.

Analyser la crise nous aura conduit à interroger son caractère paradigmatique. Dans un sens plein et entier la crise impose de repenser le régime de temporalité pour s'abstraire de ses modalités traditionnelle ou évolutionniste. Les historiens auxquels nous avons fait référence auront mis en évidence la dimension irrémédiablement complexe de la réalité historique et sociale dont témoigne la discordance des temps et dont la crise est le symptôme ontologique si l'on suit les propositions de Castoriadis. Elle illustre le caractère irrégulier de la réalité historique dans laquelle nous vivons, résultat de stratifications sociales irréductibles, résultat aussi d'une historicité complexe et composite avec laquelle nous devons composer. En nous privant de tout espoir de point fixe un tel diagnostic peut effrayer; mais la reconnaissance de la crise ne peut que miner l'espoir d'une stabilité pérenne autant réconfortante qu'illusoire.

⁶⁰ Castoriadis (1986, 219).

Bibliographie

- Arendt H. (1989) [1961], *La crise de la culture*, Paris: Gallimard.
— (2013) [1963], *Essai sur la révolution*, Paris: Gallimard.
— (2002) [1951], *Les origines du totalitarisme*, Paris: Gallimard.
Bensaïd D. (1995 a), *Marx l'intempestif*, Paris: Fayard.
— (1995 b), *Discordance des temps*, Paris: éditions de la Passion.
Bloch E. (1978) [1969], *Héritage de ce temps*, Paris: Klincksieck.
Borghetti M.N. (2005), *L'œuvre d'Ernest Labrousse. Genèse d'un modèle d'histoire économique*, Paris: éditions de l'Ehess.
Bossuet J. (1997) [1662], *Sur la Providence*, in *Sermons et Oraisons funèbres*, Paris: Points Seuil.
Castelli-Gattinara E. (1998), *Les inquiétudes de la raison. Epistémologie et histoire en France dans l'entre-deux guerres*, Paris: Vrin-Ehess.
Castoriadis C. (1975), *L'institution imaginaire de la société*, Paris: Le Seuil.
— (1978), *Les Carrefours du labyrinthe*, série de 6 recueils d'articles parus entre 1978 et 1999, Paris: Le Seuil.
— (1986), *Domaines de l'homme. Les carrefours du labyrinthe II*, Paris: Le Seuil.
Charle C. (2011), *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Paris: Armand Colin.
— (2013), *Entretien avec Christophe Charle*, in L. Bantigny et Q. Deluermoz, *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1, 117.
Chartier R. (1985), *Dialogue à propos de l'histoire culturelle*, in P. Bourdieu, R. Chartier et R. Darnton, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 59.
Cherkaoui M. (2003), *Stratification sociale et niveaux de réalité*, in *Histoire et théorie des sciences sociales*, Genève: Droz.
Cuvier G. (1985) [1825], *Discours sur les révolutions de la surface du globe, et sur les changements qu'elles ont produits dans le règne animal*, Paris: C. Bourgeois.
Darnton R. (1989), *Le grand massacre des chats: attitudes et croyances dans l'Ancienne France*, Paris: Fayard.
Derrida J. (2002), *Marx & Sons*, Paris: Galilée.
Dhombres N. et J. (1989), *Naissance d'un nouveau pouvoir: sciences et savants en France 1793-1824*, Paris: Payot.

- Dewey J. (2016) [1909], *L'influence de Darwin sur la philosophie*, in *L'influence de Darwin sur la philosophie*, Paris: Gallimard.
- Eslin J.-C. (1996), *Hannah Arendt. L'obligée du monde*, Paris: Michalon.
- Geertz C. (1998) [1973], *The thick description, The interpretation of cultures*, 1973, New-York: Basic books; trad. fr. A. Mary dans "Enquête", 6, 1998.
- Hartog F. (2003), *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris: Le Seuil.
- Hazard P. (1989) [1935], *La crise de la conscience européenne 1680-1715*, Paris: Fayard.
- Kant E. (1990) [1784], *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, Paris: GF-Flammarion.
- Koselleck R. (1979), *Le règne de la critique*, Paris: éditions de Minuit.
- Labrousse C.-E. (1948), *1848-1830-1789. Comment naissent les révolutions*, in *Actes du congrès historique du centenaire de la Révolution de 1848*, Paris: PUF.
- Le Goff J. (1977b) [1960], *Au Moyen-Âge: temps de l'Église et temps du marchand*, repris dans *Pour un autre Moyen Âge*, Paris: Gallimard.
- (1977a) [1963], "Le temps du travail dans la crise du XIV^e siècle: du temps médiéval au temps moderne", repris dans *Pour un autre Moyen Âge*, Paris: Gallimard.
- (1986), *Le changement dans la continuité*, in "Espaces Temps", 34-35.
- (1967), *Culture cléricale et traditions folkloriques dans la civilisation mérovingienne*, in "Annales ESC", 4.
- (1989), *Anthropologie et histoire*, in J. Le Goff, J. Berlioz et A. Guerreau-Jalabert (eds.), *Histoire médiévale en France. Bilan et perspectives*, Paris: Le Seuil.
- Lombard D. (1990), *Le Carrefour javanais: essai d'histoire globale*, Paris: éditions de l'Ehess.
- Löwy M. (2010), *Juifs hétérodoxes. Messianisme, romantisme, utopie*, Paris: éditions de l'Éclat.
- (2001) *Walter Benjamin: avertissement d'incendie. Une lecture des thèses sur le concept d'histoire*, Paris: PUF.
- Guillo D. (2003), *Les figures de l'organisation. Sciences de la vie et sciences sociales au XIX^e siècle*, Paris: PUF.
- Marx K. (1972) [1857], *Introduction à la critique de l'économie politique*, trad. fr., Paris: Editions sociales.
- Piqué N. (2004), *De la Tradition à l'histoire*, Paris: Champion.
- Poirrier P. (2004), *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris: Le Seuil.

- Revault d'Allonnes M. (2012), *La crise sans fin. Essai sur l'expérience moderne du temps*, Paris: Le Seuil.
- Schmitt J.-C. (1983), *Présentation*, "Médiévales", 4, *Ordre et désordre*.
- (2002) [1984], *Temps, folklore et politique au XII^{ème} siècle*, repris dans *Le corps, les rites, les rêves, le temps. Essais d'anthropologie médiévale*, Paris: Gallimard, 2002.
- (1976), "Religion populaire" et culture folklorique, "Annales ESC", 5.
- (1979), *Le saint lévrier: Guinefort, guérisseur d'enfants depuis le XIII^e siècle*, Paris: Gallimard.
- Thompson, E-P. (1988) [1963], *La formation de la classe ouvrière*, trad. fr., Paris: Le Seuil.
- Tocqueville A. de (2012) [1835-1840], *De la démocratie en Amérique*, Paris: Robert Laffont,
- Vidal-Naquet P. (2005b) [1960], *Temps des dieux et temps des hommes*, in *Revue de l'histoire des religions*, janv.-mars 1960, repris dans Vidal-Naquet (2005a).
- (2005c) [1960], *Epaminondas pythagoricien ou le problème tactique de la droite et de la gauche*, avec C. Levêque, "Zeitschrift für Alte Geschichte", repris dans Vidal-Naquet (2005a).
- (2005a) [1981], *Le chasseur noir*, Paris: La Découverte.
- Vovelle M. (1980), *De la cave au grenier*, Québec: Serge Fleury.